

mer ou sur des marais non submergés, et qui portent à de grandes distances là où ils vont se perdre, le germe de malaises dont on ignore souvent la nature et la cause.

4° *Hygrométrie.* — L'état hygrométrique de l'atmosphère, c'est-à-dire la sécheresse et l'humidité de l'air, impressionnent l'économie d'une manière assez directe pour qu'on leur attribue un rôle important dans l'action prédisposante générale morbifique. L'impression de l'air humide sur le corps n'est pas la même avec une température chaude ou froide; ainsi l'air humide et chaud est moins pesant que l'air humide et froid; il relâche les tissus et rend leur action languissante. Le corps est gonflé, couvert de sueur qui ne se vaporise pas. L'appétit est faible, et les digestions lentes, imparfaites. La soif est nulle à cause de l'absorption de la vapeur d'eau par les poumons. Le pouls est mou, faible, et au milieu d'une mollesse générale, d'un engourdissement intellectuel assez prononcé, il y a tendance à l'accumulation de la graisse dans le tissu cellulaire, et même à l'obésité.

Au bout d'un certain temps, les individus soumis à cette impression hygrométrique de l'atmosphère prennent les attributs extérieurs du tempérament lymphatique. Leurs chairs sont molles, décolorées, et tout l'extérieur annonce la débilité générale de leurs fonctions. Ils sont prédisposés aux phlegmasies des muqueuses et en particulier des voies digestives, au scorbut et aux fièvres intermittentes, qui se développent principalement au moment où existe cet état de l'atmosphère.

Ailleurs cette humidité chaude de l'atmosphère est favorable à certaines personnes brunes, dont la fibre est sèche, irritable, ou dont les voies respiratoires sont atteintes de maladies aiguës ou chroniques. La bronchite chronique et la tuberculisation sont, quoi qu'on ait dit, très-avantageusement modifiées par le vaporarium artificiel, par le séjour au bord de la mer, dont l'air est saturé, par les voyages maritimes, intertropicaux, là où l'hygrométrie de l'air est à son maximum d'intensité.

L'air humide et froid impressionne la vitalité d'une manière bien plus fâcheuse que l'air humide et chaud. Il rend l'action du froid plus pénétrante par suite de la conductibilité de la vapeur d'eau; aussi les brouillards sont-ils très-désagréables pour la surface du corps et pour les bronches; c'est l'humidité jointe au froid qui rend si pénible pour les voyageurs du Nord cette poussière de glace transportée par le vent sur les yeux, sur le visage et sur les extrémités, qu'elle irrite cruellement et qu'elle dispose à la congélation. L'impression prolongée de cette influence prédispose à toutes les inflammations catarrhales, telles que otites, coryzas, bronchites, angines, diarrhées; aux phlegmasies pulmonaires, aux engorgements des glandes lymphatiques, aux hydropisies, etc.]

5° *Pression atmosphérique et altitudes.* — On sait par expérience que dans les cloches à plongeurs, dans les cloches à air comprimé sous l'influence d'une augmentation de pression il se produit une plus grande absorption d'oxygène par les poumons, d'où la force du pouls, l'augmentation de la température, la diminution de la perspiration cutanée, l'augmentation de sécrétion urinaire, etc. Et à côté de ce phénomène il y a un trouble dans l'équilibre des gaz renfermés dans l'organisme qui se traduit surtout dans l'oreille par la dépression douloureuse du tympan.

Dans la diminution de pression barométrique, on observe des phénomènes opposés, car sous un même volume d'air diminue la quantité d'oxygène, tandis que les matières rejetées par la perspiration augmentent.

La *pression de l'atmosphère* sous laquelle nous vivons et qui paraît être la plus convenable à notre organisation est mesurée au baromètre par une colonne de mercure de 76 centimètres, mobile et variable suivant la hauteur à laquelle on s'élève au-dessus du niveau de la mer. Cette pression est équivalente dans sa masse au poids de la colonne barométrique multiplié par la surface du corps, ce qui met l'homme sous un poids continuuel approximatif de trente-trois mille six cents livres, ou 16 800 kilogrammes. Si nous supportons un pareil poids sans nous en douter et sans en avoir la conscience, que d'autres impressions organiques doivent nous échapper!

Dans ces variations accidentelles et dans ces modifications constantes, suivant les *localités* et les *altitudes*, la pression atmosphérique modifie la proportion relative des éléments de l'air, change l'état des forces et altère certains actes de l'économie, sans que les individus aient la conscience de ce qui se passe autour d'eux. Les habitants du Thibet, dans la haute Asie, ne paraissent pas plus souffrir de la diminution de pression atmosphérique, à une hauteur de 3900 mètres au-dessus de la mer, que les ouvriers des mines ne s'aperçoivent de l'accroissement de pression à une profondeur considérable dans les entrailles de la terre; et il est évident que la circulation, l'hématose, et consécutivement l'absorption, l'exhalation et la nutrition, ne s'accomplissent pas de même dans un cas que dans l'autre. On en peut juger par ce qui arrive chez ceux qui passent d'une pression barométrique moyenne à une pression moindre, en s'élevant sur les montagnes, par exemple. Les fluides du corps tendent à se porter à la périphérie, d'où un embarras de la circulation, des congestions vers la tête, de la difficulté de respirer, quelquefois des hémorrhagies pulmonaires, ou au moins un malaise général qui fait trouver le temps *lourd*, alors qu'il est au contraire réellement plus léger (1). La diminution rapide et brusque de la pression barométrique est une cause prédisposante d'hémorrhagie cérébrale ou de déchirure des gros vaisseaux. Ainsi Duhamel a remarqué qu'au mois de décembre 1747, le baromètre ayant baissé en moins de deux jours d'un pouce quatre lignes, ce qui faisait une différence de près de quatorze cents livres dans le poids de l'atmosphère supporté par l'homme, il y eut beaucoup de morts subites. L'impression lente produite par l'action prolongée d'une diminution ou d'une augmentation de pression barométrique, est peu connue, bien que beaucoup de voyageurs aient écrit sur ce sujet. On sait seulement que l'homme peut vivre dans un air très-rare, car à Quito, situé à 2908 mètres au-dessus du niveau de la mer, le pays est habité et fertile, et de même que dans la plupart des altitudes, la phthisie et la fièvre pernicieuse y sont inconnues. Au-dessus de Quito, à 4900 mètres au contraire, il n'y a plus traces de végétation, et il est probable que l'homme n'y pourrait pas vivre.

Jusqu'ici on avait cru, d'après Gay-Lussac, qui, à 6636 mètres, déclarait avoir

(1) Humboldt, *Ann. du Muséum*, t. II. — De Saussure, *Voyage dans les Alpes*, Neuchâtel, 1779-96, 4 vol. in-4.

trouvé 0,21 d'oxygène comme à Paris, que l'influence de la pression atmosphérique sur la composition de l'air était nulle ; mais Dalton avait soutenu le contraire : c'est ce dernier qui avait raison, car l'air varie selon qu'on s'élève plus ou moins au-dessus du niveau de la mer. Outre les modifications qui résultent du mélange avec des miasmes et des effluves, avec des corpuscules virulents volatils, avec des spores de végétaux infusoires et microscopiques, avec des débris d'infusoires animaux, transmettant quelques maladies contagieuses, etc., il présente des modifications de composition chimique, donnant lieu à des proportions très-différentes d'oxygène. Or cela est très-important au point de vue de la pathologie générale. Aussi l'oxygène varie dans des proportions considérables d'après des conditions spéciales dont M. Lombard a fait connaître la loi, et ces variations ne sauraient être sans importance sur la constitution et sur le développement des maladies. C'est à ce fait autant qu'à la diminution de pression atmosphérique qu'on doit attribuer la pauvreté de la végétation à certaines hauteurs, et peut-être aussi l'absence de la phthisie dans certaines localités d'une altitude très-grande.

Voici à cet égard des faits encore peu connus, publiés par M. Jourdanet (1), et dont M. Lombard (2) a rendu compte.

« Quelle est l'influence physiologique et pathologique des pays situés au-dessus de 2000 mètres ? Telle est la question que se pose l'auteur et qu'il résout par l'étude des circonstances météorologiques et par leurs conséquences sur la végétation et sur le corps humain.

» A la hauteur de 2000 mètres, la densité, et par conséquent la composition chimique de l'atmosphère, sont très-notablement modifiées. Lorsque le baromètre se tient à 585^{mm} comme à Mexico, au lieu de 769^{mm}, le corps humain ne supporte plus que les trois quarts du poids auquel il est soumis au niveau des mers. La dilatation de l'air qui en résulte diminue la quantité proportionnelle de l'oxygène, à raison de 2 à 300 milligrammes par litre d'air respiré à l'altitude de Mexico comparée à celle des bords de la mer.

» En même temps que l'oxygène diminue, l'évaporation se fait plus facilement, puisque l'eau bout aux environs de Mexico à 93° au lieu de 100°. La différence entre l'ombre et le soleil est aussi beaucoup plus prononcée, et la clarté du ciel, permettant un rayonnement plus actif, le sol et les végétaux qui le couvrent se refroidissent pendant la nuit jusqu'à zéro et même au-dessous, alors que la température du jour s'élève à l'ombre jusqu'à 12° ou 15° et au soleil entre 40° et 50°.

» Ainsi donc le corps humain reçoit une nourriture moindre en oxygène, se dessèche plus facilement et se refroidit plus complètement et plus rapidement sur les hauts plateaux que dans les pays voisins de la mer. De là résulte toute une pathologie spéciale aux altitudes que l'on peut caractériser de la manière suivante :

» L'anémie avec tout son cortège de pâleur, d'anhélation, de palpitations, de névralgies, de vertiges et de gastralgies. En outre, les maladies produites par le

(1) Jourdanet, *le Mexique et l'Amérique tropicale*. Paris, 1864.

(2) Lombard, *Revue suisse, Archiv. des sciences physiques et naturelles*, t. XXI, 1864.

refroidissement et les pneumonies en particulier y sont très-fréquentes et se présentent avec un caractère qui se rencontre également dans la plupart des affections morbides ; c'est-à-dire la tendance à se terminer brusquement par la stupeur et par les symptômes adynamiques. En d'autres termes, l'anoxémie ou insuffisante oxygénation du sang domine toute la pathologie des altitudes et doit être prise en très-sérieuse considération par ceux qui pratiquent sur le plateau du Mexique.

» Les autres maladies présentent quelques caractères spéciaux dignes d'être notés, en particulier l'immunité dont jouissent les habitants de ces régions quant à la fièvre jaune, qui ne dépasse jamais l'altitude de 800 à 850 mètres. Les fièvres intermittentes y sont aussi fort rares, malgré que les vastes lagunes de Mexico et les détritux végétaux semblent devoir y produire d'abondants effluves paludéens. Mais l'abaissement considérable de la température sous l'influence du rayonnement nocturne ne permet pas la décomposition des substances végétales et animales pendant la nuit, en même temps que l'ardeur des rayons solaires pendant le jour empêche la fermentation putride dans une atmosphère desséchée par l'altitude.

» Les fièvres typhoïdes et le typhus se rencontrent fréquemment sur les hauteurs de l'Anahuac, non-seulement comme maladies spécifiques présentant à un haut degré prononcé les symptômes d'ataxie et de stupeur, mais aussi comme complication des autres affections morbides. Car, ainsi que nous l'avons dit à l'occasion de la pneumonie, toutes les maladies ont une tendance marquée à se compliquer ou à se terminer par l'adynamie. »

Ces pays jouissent d'une immunité complète à l'égard de la phthisie, et d'après M. Jourdanet, cela dépend de ce qu'il appelle « la *diète respiratoire*, c'est-à-dire dans la soustraction d'une certaine quantité de l'oxygène que respirent les habitants des hauteurs. Si l'on compare Mexico avec le niveau des mers, la diminution de l'oxygène équivaut à 0^{gr},0069 par litre, et si l'on compte 16 inspirations par minute et un demi litre par inspiration, on arrive à compter 480 litres inspirés par heure, et par conséquent 11 520 litres dans les vingt-quatre heures ; d'où résulte une diminution de 794 grammes par jour dans l'oxygène qui traverse le poumon.

» Rien d'étonnant, dès lors, que l'anémie soit le caractère le plus tranché de la pathologie des altitudes. Et si l'on applique ces faits à la phthisie pulmonaire, on voit que la rareté de cette maladie coïncide avec la soustraction d'une quantité notable de l'oxygène inhalé. Y a-t-il dans cette diminution du principe actif de l'hématose un moyen préventif ou prophylactique de cette maladie ? Le phénomène est-il purement local et dépend-il uniquement de la diminution de l'endosmose respiratoire et de l'exhalation de l'oxygène transformé en acide carbonique ? Nous ne pouvons l'admettre d'une manière absolue. Il est évident, en effet, que l'organe où se passent l'absorption de l'oxygène et l'exhalation de l'acide carbonique doit être puissamment modifié par une diminution dans le nombre et l'oxygénation des globules sanguins. Mais à côté de ce phénomène local il en est un autre plus général, c'est l'antagonisme de l'anémie et des tubercules ; l'état particulier du sang qui caractérise l'anémie paraissant être contraire

au développement pathologique du tubercule, non plus seulement à cause de l'insuffisance de l'oxygène, comme on le voit sur les altitudes, mais aussi alors que l'oxygène est abondant, ainsi que cela existe dans les pays marécageux situés au niveau des mers, l'influence paludéenne produisant le même résultat que l'insuffisance de l'oxygène sur les hauteurs. »

Ce qui est vrai de l'anémie constitutionnelle produite au-dessous de 2000 mètres, ne l'est plus, dit-on, au-dessous de 1000 à 1200 mètres de hauteur, là où, selon les idées de M. Lombard, une faible altitude est au contraire tonique et vivifiante.

Quoi qu'il en soit, voici le tableau dressé par M. Lombard, et il montre que l'oxygène atmosphérique diminue d'une façon notable en rapport avec l'élévation au-dessus du niveau de la mer.

PROPORTION D'OXYGÈNE CONTENUE DANS UN LITRE D'AIR
SELON LES ALTITUDES

ALTITUDE.	TEMPÉRATURE.	OXYGÈNE.	
Mètres.	Degr. cent.	Centigr.	
A 0	à 0	30	(0,29888)
»	15	28	(0,28331)
»	30	27	(0,26928)
»	40	26	(0,26067)
A 1000	à 0	26	(0,26369)
»	15	25	(0,24995)
»	30	24	(0,23757)
»	40	23	(0,22997)
A 2000	à 0	23	(0,23242)
»	15	22	(0,22031)
»	30	21	(0,20949)
»	40	20	(0,20271)
A 3000	à 0	20	(0,20509)
»	15	19	(0,19440)
»	30	18	(0,18477)
»	40	17	(0,17887)
A 4000	à 0	18	(0,18096)
»	15	17	(0,17148)
»	30	16	(0,16034)
»	40	15	(0,15777)
A 4173,3	à 0	18	(0,17697)
»	15	17	(0,16775)
»	30	16	(0,15944)
»	40	15	(0,15685)

Ces chiffres sont saisissants, et ils montrent de la façon la plus évidente que l'oxygène diminue à mesure qu'on s'élève, car si au bord de la mer, à la température de 0 degrés, il y a 30 centigrammes d'oxygène dans un litre d'air; à 4000 mètres, à la même température, il y en a près de moitié moins, c'est-à-dire 18 centigrammes. C'est d'après ce fait que l'on peut comprendre les résultats

annoncés par M. Jourdanet (1), sur l'influence que le séjour dans une cloche remplie d'air raréfié exerce sur les maladies.

6° *Électricité*. — Il y a dans l'atmosphère de l'électricité en quantité plus ou moins considérable, qui se produit d'une manière incessante dans les actes de la végétation, dans les décompositions chimiques du sol, dans l'inégalité de la température et les mouvements des diverses couches de l'atmosphère. Cette électricité est *positive*, appréciable à l'électroscope, tandis que celle du sol est *negative*. Elle traverse incessamment le corps de l'homme, comme elle ferait d'un conducteur métallique, pour se recomposer avec les courants négatifs de la terre, et cela sans que nous en ayons la *conscience*. L'électricité même qui se dégage au sein de nos tissus dans les opérations de la vie se mêle à celle du réservoir commun d'une manière tout aussi douce, sans déterminer de sensation appréciable.

Les impressions électriques sont inconscientes comme toutes les impressions organiques; elles agissent évidemment sur le corps de l'homme, mais on ignore complètement quelle est la nature de leur action, et l'on ne sait pas si elles peuvent être considérées comme une cause prédisposante morbifique générale. Elles ont un résultat immédiat sur le système nerveux et musculaire, dont l'action se trouve comme épuisée par elles. Ainsi les rhumatisants et les personnes exposées aux névralgies souffrent de leurs douleurs au moment des orages. La mort même a lieu quelquefois prématurément chez des personnes gravement malades et qui auraient encore pu vivre quelques jours.

7° *Ozone*. — Ce que l'on a dit de l'ozone (2), et de son influence sur le développement des fièvres intermittentes ou sur la gravité des épidémies de dysenterie, de grippe, de choléra, me paraît avoir été fait prématurément par E. Gaillard, Boeckel, Schoenbein, Scoutetten, etc. (3). Ainsi M. E. Gaillard a cru voir une relation entre la présence de l'ozone dans l'air atmosphérique et l'apparition des fièvres, tandis que M. Boeckel, au contraire, déclare que la malaria et les

(1) Jourdanet, *le Mexique et l'Amérique tropicale, climats, hygiène et maladies*. Paris, 1864.

(2) Ce corps, entrevu par van Marum en 1785, a été découvert en 1840 par Schoenbein.

L'ozone n'est que l'oxygène électrisé, c'est une forme particulière d'oxygène. C'est encore là un exemple de ces changements que, sous l'empire de circonstances extérieures, les corps simples et les corps composés subissent dans leurs propriétés les plus essentielles. Les changements que l'électricité apporte ici à l'oxygène sont, en effet, comparables à ceux que les rayons solaires produisent dans le chlore, dont ils rendent les affinités beaucoup plus énergiques; à ceux que la chaleur détermine dans le soufre, le phosphore, le carbone, dont ils modifient la couleur, la consistance, la solubilité, les affinités; et dans tant de composés, dans les oxydes métalliques, par exemple, qui éprouvent sous son influence des transformations isomériques.

Ce qu'on produit dans un laboratoire sur l'oxygène, en l'électrisant, se produit spontanément dans l'atmosphère sillonnée par les orages, ou sous l'influence de la végétation.

Une bande de papier amidonné renfermant une faible quantité d'iodure de potassium sert d'ozonometre. Elle passe de la couleur blanche à une couleur bleuâtre d'autant plus foncée qu'il y a plus d'ozone dans l'atmosphère.

(3) Scoutetten, *l'Ozone, ou Recherches chimiques, météorologiques, physiologiques et médicales sur l'oxygène électrisé*. Paris, 1856.

fièvres paludéennes coïncident avec le zéro de l'ozonomètre. D'une autre part, Schoenbein a fait connaître que l'ozone existait en quantité très-considérable à Berlin pendant une épidémie de grippe, et sous une constitution médicale disposant aux affections de poitrine, tandis que l'inverse avait été observé sous le règne d'une constitution gastrique. Le même observateur a signalé l'absence d'ozone pendant une épidémie de choléra, fait confirmé à Strasbourg par Boeckel, à Corbigny par Billiard, à Berne par Wolff, etc. Ce sont là des résultats importants à connaître et à vérifier; mais leur interprétation, encore impossible dans l'état actuel de la science, doit être ajournée à l'époque où de nouvelles et de plus concluantes observations viendront jeter la lumière dans ce sujet difficile.

8° *Viciation de l'air.* — L'atmosphère qui n'est pas souvent renouvelée par de nouvelles et successives quantités d'air est très-malsaine pour ceux qui s'y trouvent, et l'impression qu'elle exerce sur l'économie est une cause prédisposante générale morbifique bien constatée. Que ce soit à ciel ouvert, comme dans les gorges si profondes des Alpes, dans les bas-fonds de l'Auvergne, au milieu des camps, ou en lieu clos, comme dans les hôpitaux et les prisons, l'air non suffisamment renouvelé, rempli d'*effluves*, c'est-à-dire de gaz particuliers avec des débris microscopiques de végétaux et d'animaux ordinaires ou infusoires, de *miasmes*, tenant en suspension des bactéries et des monades, produit ici la fièvre intermittente simple ou pernicieuse, le gonflement de la rate, la cachexie palustre, ailleurs des scrofules, le goître, et, dans d'autres cas, le typhus ou la peste, etc. Comme l'a dit avec raison un proverbe persan : « *Là où le soleil ne pénètre pas, le médecin entre souvent.* »

Les faits relatifs à cette influence sont dans le chapitre consacré aux effluves, aux miasmes et à la contagion ou à l'infection.

§ 2. — Lumière.

L'impression produite sur l'homme par la lumière est aussi nécessaire à son développement que la présence de l'air à l'hématose, et les résultats de la soustraction de cet agent sont tels, qu'ils prédisposent les enfants au développement du rachitisme (1). D'une manière générale, l'absence de lumière longtemps prolongée chez les prisonniers, les ouvriers mineurs, a pour effet l'affaiblissement des forces, l'appauvrissement du sang (perte de fibrine, d'albumine et de globules) et la prédisposition à l'anasarque, à l'hydropisie, aux hémorrhagies et à toutes les formes de la scrofule.

La privation absolue de la lumière a une telle influence sur les organes, qu'il en est un parmi eux que cette absence d'excitation détruit absolument, c'est l'œil. Cela n'a jamais été vu chez l'homme, dont les yeux, d'abord plus pénétrants dans l'obscurité, finissent par devenir graduellement très-irritables au point de ne pouvoir plus supporter le jour. Au contraire, chez les poissons de certaines grottes de l'Amérique, qui vivent dans une obscurité complète, l'œil se détruit et est remplacé par un moignon opaque, comme si la fonction visuelle ne pouvant plus s'accomplir, l'organe était obligé de s'atrophier et de disparaître.

(1) W. F. Edwards, *De l'influence des agents physiques sur la vie*. Paris, 1824.

§ 3. — Saisons.

L'impression produite sur la vitalité et sur l'organisation par le changement et le retour des saisons dépend en grande partie des conditions atmosphériques que j'ai précédemment étudiées. — Permanente comme le temps de la saison, elle engendre chez l'homme les mêmes prédispositions morbifiques que les modifications de température, d'hygrométrie, de ventilation dont j'ai parlé; mais comme les maladies nées sous cette influence se trouvent, par le fait du changement de saison et d'impression saisonnière, dans des conditions différentes, il en résulte souvent pour elles un changement de nature, leur amélioration, et enfin leur guérison définitive. — Hippocrate, qui a consacré dans des pages immortelles (1) l'influence des impressions saisonnières, divise, sous ce rapport, l'année en deux parties : l'*hivernale* et l'*estivale*, et il dit :

« L'arrivée de l'hiver guérit les maladies de l'été.

» L'arrivée de l'été change les maladies de l'hiver. »

Chaque année, depuis des siècles, on voit l'exactitude de ces aphorismes vérifiée dans la pratique médicale de tous les pays. Est-ce que les fièvres intermittentes ne disparaissent pas l'hiver pour revenir à l'été? Est-ce qu'en été les maladies catarrhales de la poitrine ne s'améliorent point? Est-ce que la plupart des maladies épidémiques qui se montrent pendant l'été ne cessent pas durant l'hiver pour réparaître l'été suivant? Et ainsi d'une foule d'autres maladies que je pourrais énumérer.

Indépendamment de toute hypothèse sur le mode d'action des saisons, et sans faire la critique d'Hippocrate sur ses idées au sujet de la prédominance d'une des quatre humeurs pour chaque saison de l'année; sans croire avec Sydenham que les maladies de chaque saison soient causées par des effluves terrestres, je me contenterai d'établir que les impressions saisonnières modifient à la fois la nature et les symptômes des maladies. Je m'appuierai pour cela sur les données de l'observation.

En hiver, quelles sont les maladies prédominantes? Ce sont les irritations des membranes muqueuses et les affections catarrhales; le nez coule, les yeux pleurent; chacun tousse; il y a beaucoup de flux muqueux sans trop de réaction, et beaucoup plus de bronchites que de pneumonies. Il y a des diarrhées indolentes et peu de dysenteries. C'est enfin cet ensemble de symptômes qu'Hippocrate rapportait à une prédominance de la pituite, et que nous caractérisons sous le nom d'affections catarrhales.

Au printemps, les maladies changent de nature, et les angines, les croupes, les furoncles, le rhumatisme et les pneumonies, viennent remplacer les maladies catarrhales. — Les symptômes aigus prédominent dans toutes les maladies qui revêtent en général la forme inflammatoire. Il y a beaucoup de fièvres ayant ce caractère. Chez les sujets en bonne santé, une sorte d'état pléthorique peut être constaté, et c'est alors qu'on observe les hémorrhagies nasales, les fièvres éphémères sui-

(1) Hippocrate, *Des épidémies*, troisième livre (*Œuvres complètes*, trad. Littré. Paris, 1841, t. III).